

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

La Bosse, 2000

Dépannage, 2002

Cake !

suivi de

Il aurait suffi que tu sois mon frère, 2002

Le Groenland, 2003

PAULINE SALES

L'Infusion

LES SOLITAIRES INTÉMPÉSTIFS

© 2004, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-101-6

Coédition
Comédie de Valence-CDN Drôme-Ardèche

CARTEL (n. m. – 1527) **1** – vx. Carte, papier, par lequel on provoquait quelqu'un en duel. *Envoyer un cartel à quelqu'un.* **2** – ÉCONOMIE. Concentration horizontale qui réunit des entreprises de même nature pour la mise en commun de certaines activités. **3** – THÉÂTRE. (2004) Création de la Comédie de Valence pour la 5^{ème} édition du festival « Temps de Paroles ».

« Cartel » est né du désir de la Comédie de Valence de réunir plusieurs artistes (auteurs, metteurs en scène, comédiens...) et de créer une aventure théâtrale inédite autour d'une thématique commune : les fantômes... nos fantômes.

Ceux qui errent entre deux mondes, ceux qui hantent nos rêves, ceux que l'on s'invente, ceux qui peuplent le théâtre...

Partager, confronter, mettre en perspective différentes esthétiques, différentes pratiques et produire quatre spectacles interprétés par la même troupe d'acteurs dans un lieu unique et protéiforme avec une seule équipe technique.

Ces quatre pièces sont des commandes passées par la Comédie de Valence et ont été créées en 2004 par quatre metteurs en scène durant la 5^{ème} édition du festival « Temps de paroles » consacré à l'écriture contemporaine. Leur publication commune permet tout à la fois de découvrir en parallèle ces écritures singulières et de prolonger par la lecture l'émotion suscitée sur le plateau par les spectacles.

*Ce texte a été créé le 6 mai 2004 dans une mise en
scène de Richard Brunel avec :*

ELLE : Pauline Moulène

LUI : Vincent Garanger

L'AUTRE : Anthony Poupard

PERSONNAGES

ELLE
LUI
L'AUTRE

*Un soir, un salon, une femme trente ans. Son mari
entre en costume noir. Il ne la regarde pas.*

ELLE. – Tu ne mets pas de costume le dimanche.

LUI. – Je suis fatigué.

ELLE. – Les enfants ?

LUI. – Ils sont couchés je n'ai plus à m'occuper de
rien.

ELLE. – Tu t'en occupes rarement.

LUI. – Le calme, rien que le calme.

ELLE. – Il t'en faut toujours.

LUI. – Silence et vide.

ELLE. – Je me fais une tisane, tu en veux ?

LUI. – Je ne peux rien avaler.

ELLE. – Tu devrais voir quelqu'un.

LUI. – Peut-être demain je verrai le médecin.

ELLE. – Tu ne le feras pas.

LUI. – Je ne parviens pas à définir mon état. C'est normal j'imagine. L'impression de jouer. Qu'est-ce que tu penses ? Dis ce que tu penses ?

ELLE. – On en a déjà parlé. Fatou accepte d'être payée le mois prochain. Elle aime trop les enfants pour les lâcher comme ça.

LUI. – Il faut déménager. Je laisse les enfants chez mes parents. La campagne leur fera du bien. Tout est moins cher là-bas et on a envie de rien là-bas.

ELLE. – Et on trouve un studio ?

LUI. – Ici, un studio suffira. Même une chambre. Je les rejoindrai le week-end.

ELLE. – Ils me manqueront trop. Pourquoi tu as enlevé les cadres ?

LUI, *fermant les yeux*. – Plus de photo, plus une seule photo.

ELLE. – Quand tu fermes les yeux j'ai envie de crier.

LUI. – Chuut.

ELLE. – Arrête de jouer au mort.

LUI. – On s'est marié un 22 juillet.

ELLE. – Ça fait sept ans, c'est un cycle, c'est la crise, c'est connu, répertorié. Il suffit d'attendre l'année prochaine.

LUI. – Vivre au jour le jour.

ELLE. – Si tu veux.

LUI. – Ne rien attendre.

ELLE. – Voilà.

LUI. – S'accrocher aux choses concrètes.

ELLE. – L'année prochaine on en rira.

LUI. – Pas la peine de se mentir.

(Le téléphone sonne, il répond.)

C'est gentil, un peu irréel encore.

ELLE, *chuchotant, faisant un signe avec la main*. – Je ne suis pas là.

LUI. – Absente oui, en fait, en voyage, oui quelque chose comme ça. Ça va prendre du temps. Vide, oui. Je n'hésiterai pas à te demander. Oui, il a fait beau, c'est bien. Non pas envie de prendre de congés. J'oublie pas, je les embrasse. Merci.

Elle est sortie durant le coup de téléphone et revient quand il raccroche.

ELLE. – Irène ?

Elle te parle davantage quand elle croit que je ne suis pas là.

Ils ne dorment pas. Ils sont dans le même lit. Je n'ai pas eu le courage de les séparer. J'ai juste regardé à

travers la porte. La lune est pleine, j'ai eu peur que mon ombre me trahisse. Elle lui parle du ciel. Elle lui raconte comment chaque étoile continue de briller une fois morte pour des millions d'années. Il a l'air de comprendre. La fatigue viendra d'un coup. Ils sont terriblement cernés. Tu as raison la campagne pour-quoi pas ?

LUI. – Une chaleur éreintante. Hélène.

ELLE. – Oui ? Je suis rassurée tu sais quand je les regarde ça ne me fait pas mal. C'est un progrès tu ne trouves pas ? Je n'ai pas envie de crier ou de déchirer tu sais bien. C'est la première fois depuis je ne sais plus quand.

LUI. – Hélène.

Il sort et revient avec l'armoire à pharmacie. Il l'ouvre et en sort tous les médicaments.

ELLE. – Je suis calme. Pas de crise ce soir, ne t'inquiète pas. Tu as décidé de trier les médicaments ? C'est l'heure tu crois ?

(Il regarde chaque boîte et les jette dans la poubelle. À chaque boîte correspond un nom d'antidépresseur ou d'anxiolytique qu'elle nomme.)

Tofranil, équanyl, lexomyl, xanax, témesta, mogadon, stillnox.

(Il noue le sac-poubelle. Il revient avec une tasse fumante. Il la pose, s'étend.)

Pour moi ? Gentil. Verveine.

(Elle boit.)

Ça n'a pas de goût.

Il cherche la tasse des mains, la porte à ses lèvres, marque un temps, constate qu'elle est vide, s'en étonne.

LUI. – Qu'est-ce que j'ai fait ? Je dis quoi là ? Je suis où ? On en est où ? Comment je continue ? Qu'est-ce que je dois dire ? Comment je dois ? Comment je vais continuer ? J'ai un trou. Désolé. Ça va pas. On peut arrêter ? Recommencer ? On reprend d'accord. On reprend tout. On peut se tromper d'accord ? On a le droit de se tromper. Ça ne peut pas avoir lieu. Je dors. Au réveil ce sera différent.

ELLE. – Ne fais pas l'enfant. Sois dans la vie. Tu n'es pas le premier à qui ça arrive. Du travail on en retrouve. Relève-toi. Antoine. Viens te coucher. Ne t'endors pas sur le canapé. Je n'aime pas les matins quand les enfants te trouvent là, tout habillé, comme si tu avais bu, ou que ce n'était pas ta maison, que tu étais simplement invité chez nous. Comment veux-tu commencer une journée correctement ? Comment veux-tu qu'on prenne ensuite ce qu'on appelle un petit-déjeuner et entamer notre journée dans l'ordre ? Les enfants ont besoin d'horaires. Les enfants sont conservateurs. Pour eux les pères dorment en pyjamas à côté de femmes en chemise de nuit. Fais-le pour eux.

LUI. – Je ne peux pas rester seul.

ELLE. – Je suis là.

(Il va chercher le sac en plastique dans la poubelle et prend un médicament dans une des boîtes.)

Un demi tu vas t'effondrer.

LUI. – Ne plus sentir

(Elle monte se coucher. Il se réveille.)

Je suis fatigué, Ils sont couchés je n'ai plus à m'occuper de rien. Le calme, rien que le calme. Silence et vide. Je ne peux rien avaler. Peut-être demain je verrai le médecin. Je ne parviens pas à définir mon état. C'est normal, j'imagine. L'impression de jouer. Qu'est-ce que tu penses ? Dis ce que tu penses ? Il faut déménager. Je laisse les enfants chez mes parents. La campagne leur fera du bien. Tout est moins cher là-bas et on a envie de rien là-bas. Ici un studio suffira. Même une chambre. Je les rejoindrai le week-end. Plus de photo, plus une seule photo. Chuut. On s'est marié un 22 juillet. Vivre au jour le jour. Ne rien attendre. S'accrocher aux choses concrètes. Pas la peine de se mentir

(Le téléphone sonne.)

C'est gentil, un peu irréel encore...
Absente oui, en fait, en voyage, oui quelque chose comme ça. Ça va prendre du temps. Vide, oui. Je n'hésiterai pas à te demander. Oui, il a fait beau, c'est bien. Non pas envie de prendre de congés. J'oublie pas, je les embrasse. Merci.
Une chaleur éreintante. Hélène. Hélène.

(Il sort et revient avec l'armoire à pharmacie. Il l'ouvre et en sort tous les médicaments. Il regarde chaque boîte et les jette dans la poubelle.)

Il noue le sac-poubelle et sort. Un homme entre et s'assied au bord d'une table dans la pénombre. Lui revient avec une tasse fumante. L'autre boit le contenu de la tasse. Lui cherche la tasse des mains, la porte à ses lèvres, constate qu'elle est vide, s'en étonne.)

Qu'est-ce que j'ai fait ? Je dis quoi là ? Je suis où ? On en est où ? Comment je continue ? Qu'est-ce que je dois dire ? Comment je dois ? Comment je vais continuer ? J'ai un trou. Désolé. Ça va pas. On peut arrêter ? Recommencer ? On reprend d'accord. On reprend tout. On peut se tromper d'accord ? On a le droit de se tromper. Ça ne peut pas avoir lieu. Je dors. Au réveil ce sera différent.

Je ne peux pas rester seul.

(Il va chercher le sac en plastique dans la poubelle et reprend un médicament dans la boîte.)

Ne plus sentir.

(Il s'endort. Se réveille.)

Je suis fatigué.

L'AUTRE. – C'est ici. Je ne choisis pas l'endroit. Je devine l'odeur, la transpiration, la fatigue.

LUI. – Ils sont couchés je n'ai plus à m'occuper de rien.

L'AUTRE. – J'ai été voir, une fille aînée sur le dos, un garçonnet une peluche sur le nez.

LUI. – Le calme, rien que le calme.

L'AUTRE. – Vous êtes architecte ? Des formes épurées, très peu de meubles, le sens du volume. Une conception du monde, presque un argument :

LUI. – Silence et vide.

L'AUTRE. – Toucher à l'abstraction. Je penche pour la matière. J'ai toujours penché. Tenir, prendre, ingurgiter.

LUI. – Je ne peux rien avaler.

L'AUTRE. – Je vais mettre votre femme au courant. Ensuite ça ira mieux.

LUI. – Peut-être demain je verrai le médecin. Je ne parviens pas à définir mon état.

L'AUTRE. – Elle ne sait pas encore. Elle ne veut pas savoir.

LUI. – C'est normal, j'imagine.

L'AUTRE. – Fréquent. Quelque chose en elle n'a pas accepté. Alors il y a ce léger décalage.

LUI. – L'impression de jouer.

L'AUTRE. – Elle est dans une distance différente.

LUI. – Qu'est-ce que tu penses ?

L'AUTRE. – Ça risque de prendre du temps.

LUI. – Dis ce que tu penses ?

L'AUTRE. – C'est plus compliqué quand il y a des petits.

LUI. – Il faut déménager ?

L'AUTRE. – Comment savoir ?

LUI. – Je laisse les enfants chez mes parents. La campagne leur fera du bien.

L'AUTRE. – J'aime bien le Limousin, c'est calme vraiment, mais pour des enfants.

LUI. – Tout est moins cher là-bas et...

L'AUTRE. – Avec les grandes surfaces, on achète davantage que ce dont on a besoin.

LUI. – On a envie de rien là-bas. Ici un studio suffira.

L'AUTRE. – Vendre l'appartement, rembourser les emprunts, payer les obsèques, il ne restera plus rien.

LUI. – Même une chambre. Je les rejoindrai le week-end.

L'AUTRE. – Qu'est-ce que vous allez conserver d'eux ? Seulement des images.

LUI. – Plus de photo, plus une seule photo.

L'AUTRE. – C'est son métier, ce qu'elle faisait, essayait de faire ?